

3^e Année. — N° 5.

Mai 1912.



L'Eschotier
de Lillois.

Revue Mensuelle
des Etudiants des Facultés Libres de Lille

Numéro exceptionnel.
Prix avec Supplément: 1 fr.

W. Vercauteren

L'IMPRIMERIE DE LA CROIX DU NORD

15, rue d'Angleterre, LILLE

ET

LA LIBRAIRIE DE LA CROIX DU NORD

1, rue des Sept-Agaches

font des conditions spéciales à MM. les Etudiants
de l'Université Catholique pour tous leurs travaux et fournitures

SOMMAIRE

du numéro de Mai 1912

Concours.	
Un Parlement d'étudiants	André FERRIÈRES.
Les Oiseaux boivent.	E. DE MERLIS.
L'Eclipse.	MOURAINE.
Notre Tennis	Ch. TRÉPEU.
Aux Avants-Postes	H.-G. PROTAT.
Etienne De Sadeleer, Senior de la Minervia	G. DE BEAUFFORT.
Fichue Côte.	KAM!
Chronique Universitaire.	
Conférence de Mgr Augouard.	
Fête de la Faculté de Droit.	
Revue des Livres.	

HÔTEL BONAPARTE

61, rue Bonaparte (près Saint-Sulpice) — PARIS

Maison de Famille recommandée aux Etudiants Catholiques

CHAUFFAGE CENTRAL — ÉLECTRICITÉ

Prix Modérés

Avis à MM. les Commerçants

A la suite d'une démarche faite auprès de M. l'Intendant Général des Facultés Catholiques, celui-ci a promis que l'Université réserverait sa clientèle aux commerçants dont les maisons seront recommandées dans l'*Eschelier Lillois*.

Nous invitons également nos camarades étudiants à se fournir **EXCLUSIVEMENT** dans ces maisons.

Etudiants ! — Voyez VALLENTIN

Colffe Bien

LILLE — 34-36, Rue Neuve, 34-36 — LILLE

Remise de 5 0/0 à MM. les Etudiants

Un Potage
Hors d'œuvre
Deux Plats viande
et légumes
Desserts, Fromage

PENSION BOURGEOISE
"Taverne Royale"
61, rue Léon Gambetta, 61
Rendez-vous des Etudiants de la Catho
Tenu par les anciens propriétaires
du Duc d'Artemberg

PENSION

65 fr.

par mois

LA MONDIALE

Compagnie Française d'Assurances Mutuelles

SUR LA VIE

A FRAIS DE GESTION LIMITES

Entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat

Siège social : en son Hôtel, 104, rue Nationale, LILLE

LILLE

M. BRACQUART

— Culottes de Cheval —

SPÉCIALITÉ

TAILLEUR CIVIL ET MILITAIRE

Tout ce qui concerne l'habillement, l'armement et l'équipement militaire

LILLE 36, Rue de la Barre, 36 LILLE

Réduction à MM. les Etudiants sur présentation de leur carte

A FAIDHERBE

A. JOANNÈS & C^{IE}
TAILLEURS

17, Rue Nationale, 17

LILLE

Les draperies les plus récentes

POUR

VÊTEMENTS SUR MESURE

Coupe élégante  *Façon soignée*

ASSORTIMENT INCOMPARABLE

EN

VÊTEMENTS TOUT FAITS

pour Hommes et Jeunes Gens

La Maison **A FAIDHERBE** accorde une remise de 5 %
à MM. les Etudiants, sur présentation de leur carte.



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
125, rue Meurein. — LILLE

Concours

Le Jury du Concours de Sonnets et de Nouvelles s'est réuni le 6 mai à la Maison des Etudiants. Nous tenons à dire à ceux de nos maîtres et de nos amis, qui voulurent bien nous faire le grand honneur de nous consacrer quelques instants, notre gratitude pour cet encouragement, ce témoignage de sympathie. Les organisateurs du Concours manqueraient sans doute à leur devoir s'ils n'ajoutaient un mot de regret de n'avoir pu présenter au Jury de plus brillants témoignages de la valeur littéraire des Etudiants. Beaucoup de talents paresseux ou timides sont restés improductifs ou n'ont pas osé se produire au grand jour. Nous le voulons croire pour notre renom universitaire. Pourquoi, cependant, les « habiles » n'eurent-ils pas un peu de cette audace, principal mérite du plus grand nombre des œuvres qui nous furent adressées ?

Le Jury, composé de M. le doyen Selosse, de MM. Tournoux et Jeanroy, auxquels s'était adjoint le Comité d'Administration de l'Escholier, a décerné :

Le 1^{er} prix au sonnet « Les Oiseaux boivent », de M. Etienne de Merlis.

Le 2^e prix à la nouvelle « Sabotage », de M. Jean de Corbie.

Un Parlement d'Etudiants (1)

La rentrée des Chambres a dû rappeler de bons souvenirs à des avocats, médecins ou industriels de Bretagne, tous — et ils sont très nombreux — anciens étudiants de l'Université Catholique de Lille où, entre parenthèses, fleurit à merveille une Association Celtique qui, à chaque occasion, promène à travers les rues son drapeau d'hermines. Ils ont dû penser au vieux Parlement Freppel de si joyeuse mémoire.

*

C'était un véritable parlement en miniature. Le président en était M. Duthoit, professeur de droit constitutionnel, un des premiers apôtres de la R. P. en France.

Les séances avaient lieu dans l'amphithéâtre demi-circulaire de la Faculté des sciences. Aux grands jours, nous étions bien quatre cents entassés là, écoutant, interrompant, criant, applaudissant. Comme tumulte, c'était assez joli à certains moments. Il y avait quatre grands groupes : la droite, où il fut, à une époque, de règle de venir avec une lavallière blanche et un œillet blanc à la boutonnière; le centre droit et le centre gauche, républicains libéraux tous deux, mais à tendances plus sociales au centre gauche; enfin la gauche où socialistes, voire anarchistes chrétiens, plus ou moins fantaisistes, tonitruaient, tant qu'ils pouvaient.

Rien ne manquait, ni les huissiers représentés par les

(1) Les vieux étudiants n'ont certainement pas oublié les bonnes heures qu'ils ont passées au Parlement Freppel. Il n'est pas un jeune qui n'en ait entendu parler. Nous sommes heureux de faire revivre ces souvenirs en publiant cet article paru il y a quelques mois dans un journal de Bretagne. Nous avons lieu d'être fiers de cet hommage rendu à la vie profonde qui anime les étudiants de chez nous. *Tempora variantur, sed non mu tantur corda*

appariteurs, ni les sténographes. Le lendemain de chaque séance paraissait « le Journal Officiel du Parlement Freppel ».

Un des grands attraits était la présence d'un ministère, responsable bien entendu. Maintenir ou renverser le ministère était l'objet de toutes nos préoccupations. Avant les séances, il y avait des réunions de groupes où l'on discutait longuement sur l'attitude à prendre et sur la teneur des ordres du jour. Les interpellations sur la politique générale se succédaient. On se passionnait, et les soirs de Parlement on eût cherché en vain un étudiant de la Catho au café, au théâtre ou chez des amis. Tous étaient à leur banc... et on arrivait de bonne heure.

Le dernier ministère fut un ministère de droite. Son chef était le baron Dard.

Ce pauvre Dard, dont, il y a quelques mois, on annonça la mort !... Vous vous souvenez peut-être de son nom. En 1902, il avait 25 ans, il se présenta dans le Pas-de-Calais, contre un des plus anciens députés radicaux, M. Farjon, et le battit au premier tour, après une campagne splendide. Ce fut un triomphe pour tous les étudiants. Le même jour était également élu député un de nos professeurs, M. Groussau, qui depuis a pris une si grande place au Parlement. Deux membres d'une Université catholique à la Chambre, c'était trop... et on invalida Dard...

Dard, que tout le monde appelait familièrement « le baron », était bien l'un des orateurs, des improvisateurs les plus merveilleux qu'on pouvait rencontrer. Sachant beaucoup, ayant un esprit mordant, il intéressait toujours et avait le don rare d'emballer une salle. Nous étions vraiment fiers de lui et il avait l'étoffe d'un chef.

Parmi ses soutiens politiques au Parlement Freppel, je me souviens voir siégeant à droite ou au centre droit — ils ne m'en voudront pas de les citer — Lugand, aujourd'hui médecin à Lamballe; Montjarret, médecin à Paimpol; Houard, qui doit actuellement s'être retiré dans un coin des Côtes-du-Nord; du Halgouët, neveu du député de Redon; Verschaevé, dont l'Institut vient de couronner un ouvrage sur la situa-

tion des catholiques en Hollande; Claude Helluy, rédacteur en chef du *Courrier de la Champagne*, à Reims, etc... Parmi ses adversaires de gauche, je me souviens de Bigenwald, directeur de pêcheries, à Lorient; Albert Chareton, avocat à Lannion; Delachenal, à présent député de la Savoie; Falaize, rédacteur en chef du *Havre-Eclair*; Victor Diligent, qui, en 1902, fut secrétaire de M. Morane, candidat dans les Côtes-du-Nord, contre M. Armez, et tant d'autres dont Ponthière. Ponthière était le chef de l'extrême-gauche. Volontiers, il entonnait la *Marseillaise* lorsqu'il jugeait qu'un orateur de droite avait suffisamment occupé la tribune. C'était un type. Il adorait aller contredire les collectivistes dans leurs réunions et le nombre de fois où on le fit vivement passer par la fenêtre est incalculable.

En quittant l'Université, il alla diriger un journal dans les Ardennes, puis, en 1906, se trouvant par hasard du côté de Rocroi, quelqu'un lui dit : « Pourquoi ne vous présentez-vous pas contre Poulain ? »

— Pourquoi pas, dit Ponthière ?

En quelques jours, sans concours, rien que par sa bonne humeur, sa crânerie, Ponthière réunissait 8.000 voix sur son nom.

C'est lui qui, ayant eu maille à partir avec un instituteur laïque des environs de Lille, reçut des témoins. Ponthière alla trouver le pédagogue en pleine classe, accompagné de deux douzaines d'étudiants et proposa un duel au canon. L'instituteur n'insista pas.

*

Il ne faudrait pas croire qu'on se contentait d'interpeller au Parlement Freppel. On travaillait aussi et sérieusement de graves questions.

J'ai retrouvé, en feuilletant une collection de notre vieux *Journal Officiel*, le texte des projets de loi discutés au cours des deux dernières années du Parlement. On étudia la R. P. (et nous la votâmes en 1900, déjà !!), le Referendum, le vote Plural, la Législation internationale du travail, le Repos heb-

domadaire, la Répression du Duel, les Conseils du Travail, le Droit syndical, etc...

Le Parlement avait donc l'avantage de forcer à l'étude très pratique de questions qui agitaient le monde politique. Il avait aussi et surtout l'avantage d'habituer les étudiants à parler en public ! Et quel public difficile que celui de camarades de 20 ans qui ne pardonnaient ni la moindre faute de français ni la plus petite hésitation ! Rester coi devant une interruption si saugrenue fût-elle, c'était soulever une tempête de rires. Aussi je vous assure qu'on travaillait ferme avant de monter à la tribune et qu'on apprenait à payer d'audace. C'est parfois nécessaire !

L'un d'entre nous fut élu à la Chambre : Dard; un autre y siège aujourd'hui, Joseph Delachenal, que j'ai cité plus haut. Il a déjà pris la parole au cours de la discussion générale du budget et se tailla un vif succès. Je suis sûr qu'en descendant de l'imposante tribune du Palais-Bourbon, il eût un souvenir ému et un peu reconnaissant pour la petite tribune de l'amphithéâtre des sciences où il s'essaya pour ses débuts, ne se doutant pas alors que la vie lui réserverait une situation parlementaire.

*

Notre parlement Freppel était jeune, turbulent, mais charmant parce que très gai; Willette n'a-t-il pas dit que la gaité est la politesse du cœur ? Un beau jour, une révolution le tua.

Comme certains regrettaient que la présence d'un ministre contrariât les travaux sérieux, le président avait proposé

**Etudiants,
attention !**

CROMBET — Select Salon Moderne

35, rue Faidherbe, 35, près de la Gare

Installation moderne et unique, service rapide et soigné

Bains — Massages — Pédicures — Manecures

Téléphone 2488. — Réduction de 50% sur shampoing et friction

la suppression des ministres. On ne discuterait plus que des projets de loi et les interpellations n'auraient plus lieu.

La gauche acquiesçait au projet, mais la droite, qui avait alors le pouvoir, ne voulut rien savoir. La séance fut orageuse. On vota et, — surprise ! — la gauche l'emporta de quelques voix. Ses adversaires firent alors de l'obstruction. On devait discuter « les conseils du travail ». L'étudiant qui se trouvait à la tribune ne put placer un mot. Chants, cris, bruits des cannes frappées sur le parquet... ça ressembla presque à une séance du Palais-Bourbon.

A la longue, le président se couvrit et l'appariteur éteignit le gaz. Quelques minutes après nous nous retrouvions tous au café du cercle des étudiants catholiques.

Dard, qui avait magnifiquement mené le chahut, vint vers quelques-uns d'entre nous dont notamment Bigenwald et Charreton.

— Vous prendrez tout de même bien un bock, dit-il ?

On était fâché, mais on avait très soif... Le garçon apporta des cartes et nous fîmes une manille... Ce furent toutes les cartes que les membres du Parlement Freppel échangèrent, même après la dernière séance tumultueuse.

André FERRIERES.



Les Oiseaux boivent

PREMIER PRIX DU CONCOURS DE SONNETS

Dans mon jardin fermé dort une pièce d'eau ;
Dans mes arbres en fleurs les nids sont faits de mousse.
Le Printemps est venu sans heurt et sans secousse
Comme un parfum de rose ou comme un chant d'oiseau.

C'est le moment exquis et frais du renouveau.
La nature se fait plus coquette et plus douce.
Sous le soleil clément tout vit et tout repousse
Dans mon enclos modeste et sur le vert côteau.

Et gracieux, rangés autour de la fontaine
Sur le rebord de pierre en se posant à peine,
Tous les chanteurs ailés viennent, le gosier sec.

La goutte de fraîcheur coule en leur gorge frêle,
Et prêts au moindre bruit à fuir à tire d'aile,
Ils boivent lentement, à petits coups de bec...

E. DE MERLIS.





L' ECLIPSE



Vous l'avez tous vue !... et, dès lors, pourquoi vous en parlerais-je ? Il me vient à l'idée de vous esquisser mes impressions sur les coloris étranges que le soleil blême nous envoyait : je revois ces tons bleus « lavés » des toits, les ombres atténuées qui s'allongeaient, mais je me garderai bien d'insister davantage, voyant d'ici quelques lecteurs capables de prendre la Tête de cire pour un plâtre d'Italien, se passer la main, en un geste lent, les yeux mi-clos, à maintes reprises, dessus les joues...

Que vous dirais-je alors ? que les hommes sont bizarres et qu'il n'est pas un d'eux prenant un verre fumé qui ne s'appliquât le côté noirci sur les sourcils et sur les joues. — C'était, à vrai parler, un spectacle amusant durant ce crépuscule anormal que tous ces gens piaillant, criant, épiloquant, fixant impudemment le soleil qui, là-haut, devait enragier à coup sûr. Le pauvre astre du jour était en piteux état... Grandeur et décadence, comme le César Birotteau de Balzac... Tous ces truands auxquels d'ordinaire le soleil faisait courber la tête, baisser les yeux qui s'étaient aventurés à le regarder en face, fiers de se révolter et de narguer le maître,

raillaient son infortune, suivaient avec une joie mauvaise l'empiétement progressif de la lune. Pauvre soleil ! sa défaite fut courte, mais elle fut partout constatée !

Quelques lueurs blafardes pendant quelques minutes et peu après, de nouveau, la clarté brûlante qui s'étalait, avide de reparaitre plus belle et plus éclatante. Le croissant grandissait, le disque d'or se reformait peu à peu; la lune s'enfuyait comme honteuse de son crime; une demi-heure après, seul, dans le ciel illuminé, le soleil continuait sa course.

MOURAINÉ.



Louis LESCROART, *46, rue de l'Hôpital-Militaire*
Fournitures et Appareils
———photographiques

Réductions à Messieurs les Etudiants.



L'ECLIPSE

M. PRUDHOMME. — Enfin, voici un spectacle qui peut être vu par tout le monde.

CALINO. — Avoir fait tant de frais et m'être donné tant de peine et, au moment où je vais voir l'éclipse de soleil, voilà la lune qui vient juste se mettre devant.

(Gracieusement communiqué par le Nord Illustré).

GE 11 DÉCHIRÉE



PAGE 12 DÉCHIRÉE



noms d'oiseaux, qui sont vite oubliés, d'ailleurs. J'en vois un autre qui fait tous ses gestes avec la sage lenteur d'un ver à soie et qui, pour servir, lève sa raquette ainsi qu'une massue. Ce serait un fâcheux oubli que de passer sous silence le jeu express : « pan, pan » d'Arnaut; vous n'avez pas le temps de reconnaître ce qu'est la première balle que déjà la seconde est arrivée.

La rentrée nous amène une pléiade de nouveaux et de bons joueurs. Il serait trop long de vous dire, ici, les qualités de chacun d'eux; je préfère vous laisser le soin d'aller juger vous-même. Vous vous joindrez à la cohorte de ceux-là qui, à la suite d'un cours, envahissent le terrain à grands cris, troublant la douce quiétude et l'attention des joueurs, les interpellant, malgré leurs objurgations et leurs plaintes, jusqu'à ce qu'une balle lancée d'une main sûre... les décourage et les fasse déguerpir, endoloris.

Une foule de petits incidents de ce genre, jamais graves, ajoutent un charme nouveau à ce sport déjà si attrayant par lui-même.

Notre tennis, peu luxueux, il est vrai, mais qui garde, par son indépendance, une cordiale intimité, a vu d'intéressantes parties pendant la période des championnats, nous procure de bonnes heures souvent entre deux cours, ou bien, le soir venu, au frais.

Ch. TRÉFEU.





Aux confins de la Plaine des Treffos et de la région montagneuse des Beni-Snassen, sur un léger repli de terrain, se dresse la Redoute de Martimprey du Kiss. Perdue au milieu du bled marocain, n'ayant de relations avec le monde civilisé que par de rares convois militaires qui, à dates fixes, la réunissent aux villes voisines, une compagnie de Zouaves tient garnison.

Ils sont là aux avant-postes les braves petits soldats français, toujours prêts à marcher en avant et ne demandent qu'à aller se promener, sac au dos, le fusil approvisionné, sur la route de Fez. Ils sont bien dignes de leurs grands ancêtres, ceux de Puebla, de Magenta et de Sébastopol; ils veulent, comme eux, faire leur devoir et plus que leur devoir pour ajouter sur leur glorieux drapeau le nom d'une victoire. Peu importent les risques d'une campagne, les rigueurs d'un climat fiévreux, les balles de leurs ennemis; sans doute, la terre est dure et les tentes sont de maigres abris contre les intempéries, mais confiant en leurs chefs, ils ne demandent qu'à faire campagne. Pour eux partir en colonne est une joie.

A Martimprey du Kiss, une compagnie tient donc garnison. Elle attend avec impatience le printemps qui lui permettra, lui promet-on, de faire ses preuves à côté des légionnaires et des tirailleurs.

Pour le jeune soldat arrivant de France tout paraît nouveau. Les premiers jours de son installation sont déjà pleins de souvenirs. L'arrivée à Oran, par une mer houleuse, épuisé par le mal de mer, parqué comme il l'était dans l'entrepont d'un paquebot, ne lui laisse que de vagues impressions; quelques heures de repos dans une caserne inconnue, puis aux premières lueurs du jour la traversée de la ville et enfin son embarquement pour Lalla Maghnia, pour la frontière marocaine; tout cela reste brumeux dans son esprit encore plein du souvenir du sol natal et de la maison familiale.

A Lalla Marghnia seulement, il fait connaissance avec la terre d'Afrique; là, pour la première fois, il voit un colonel remplir les fonctions de maire. Il se sent alors bien loin, tout en étant encore en France, de sa paisible commune, où les affaires, sous l'œil bienveillant de l'autorité civile, étaient régies par de tranquilles citoyens. Sous ces influences diverses il oublie bien vite son ancienne condition pour devenir un soldat dans l'acception la plus forte du mot, l'exemple de ses anciens contant leur campagne récente y aidant, il se fait une âme militaire et ne rêve plus que de batailles. Pourtant on ne lui laisse point le temps de méditer sur cette transformation inconsciente de sa mentalité; à peine arrivé on le dirige sur Martimprey, sur le Maroc, dont il a entendu si souvent parlé et que l'on ne connaît encore que si imparfaitement.

Le trajet est dur de Lalla Maghnia à sa garnison définitive pour le jeune troupier; peu lui importe, c'est en chantant qu'il s'embarque dans la nuit, disant adieu à la ville pour combien de temps, il ne le sait. Hardiment il s'enfonce dans le bled, voulant à tout prix faire l'étape comme un vieux soldat. La route est bien longue; cependant, à travers la campagne, il ne voit que d'immenses étendues qui semblent complètement désertes. Pas une maison durant la première journée; le pays est peuplé, cependant; il le sait, mais ce n'est qu'à la longue que, dans les replis du terrain, il aperçoit les douars dissimulés. La couleur sombre des tentes entourées de zéribos se confond avec celle du sol; parmi les jujubiers il a peine à croire qu'on récolte de l'orge et du blé; habitué

aux labeurs incessants des paysans de France, il ne comprend pas l'indolence des indigènes, qui ne prennent pas même la peine de niveler leurs champs, et se contentent de semer leurs grains, simplement aux endroits où les arbustes n'ont pas envahi le sol.

Sidi Bou Djenami est sa première étape; c'est là, qu'avec presque tous ses camarades, il fera la connaissance de cette vie de bivouac qu'il ignorait. Aidés d'un légionnaire, ces soldats ont dressé leur gîte, et malgré la fatigue devaient joyeusement à l'ombre de leurs tentes; quelques-uns préparent le repas et le café réparateur. Hélas ! ce dernier, pour eux, ne sera qu'un mythe ; ne connaissant pas les surprises que réserve la terre d'Afrique, leurs cuisiniers versent l'eau sans la goûter, sur la poudre noire, si bien qu'au lieu d'un kaoua savoureux ils n'ont qu'un mélange d'eau salée et de café; qu'importe, les braves zouzous en herbe sont les premiers à rire de ce contre-temps.

Le lendemain, avant le jour, ils se remettent en route pour atteindre Martimprey. La marche est pénible; il leur faut gravir les hauteurs de Bab-el-Assa : le spectacle grandiose qui les y attend les dédommagera amplement de leurs peines.

Au sommet du col ils respirent l'air vivifiant des montagnes; la brise marine leur arrive entre les pics élevés qui se détachent sur l'horizon. Parmi les échancrures que ces derniers dessinent sur l'atmosphère immuablement bleu, ils aperçoivent la mer qui se confond dans le lointain avec le ciel, le panorama qui s'offre à leurs yeux est immense; la poésie du site les séduit, l'évocation des dangers récents que leurs aïeux ont courus dans cet endroit plein de charmes les rappellent à la réalité et leur cœur de Français est douloureusement ému en apercevant au flanc des coteaux les tombes de ceux qui là, versèrent leur sang pour la Patrie. Profondément émus, ils saluent les mausolées des tirailleurs morts à la saison dernière en accomplissant leur devoir; très respectueusement, ils rendent les honneurs en passant devant la sépulture du lieutenant Saint-Hilaire qui, en novembre 1907, à la tête de son peloton, succomba sous les balles des Beni-Snassen. Ce souvenir augmente leur courage, vaillamment

ils se remettent en route pour gagner Martimprez qu'ils aperçoivent très au fond de la vallée du Kiss, ils veulent y arriver le plus vite possible pour apprendre leur métier de soldat et venger ceux-là qui les ont précédés. Depuis un demi-siècle, depuis Abd-el-Kader, cette région des confins marocains fut arrosée de tant de sang français que les moins belliqueux, en traversant ces régions, sentent en eux monter un enthousiasme généreux, une ardeur guerrière qu'ils ne soupçonnaient point.

Ils arrivent enfin à Martimprey du Kiss et dès lors commence pour eux la vie des avant-postes.

En ce moment, le pays est à peu près tranquille ; la colonne du général Liautey a pacifié la région en occupant tous les points principaux. Cependant, dès le jour de l'arrivée, le capitaine croit utile de les prévenir des dangers qu'ils peuvent rencontrer. Dans la Redoute, aucun coup de main sérieux n'est à craindre, mais à leurs heures de liberté, il ne leur faudra pas s'éloigner à plus d'un kilomètre du camp, s'y risquer serait une imprudence. Les indigènes sont des pillards, ils respectent et aiment la force, mais leur instinct de rapine ne saurait résister devant l'appât du gain ; pour quelques centimes, pour des armes, ils font peu de cas d'une vie humaine, surtout de celle d'un « Roumi » ; leur dédain de la mort joint à leur fanatisme leur font dédaigner les représailles, ce qui rend le pays peu sûr. On n'est pas sans danger dans un poste de confiance : il est juste qu'étant à l'honneur, on soit quelque peu à la peine.

Le jeune soldat le comprend, aussi aime-t-il sa Redoute. Perchée sur un petit mamelon qui domine le Triffas, à deux pas des montagnes des Beni-Snassen, elle est là comme un jalon planté pour limiter une propriété, pour affirmer qu'ici l'on est, sinon en territoire français, du moins en un endroit où le pavillon national est respecté. Les baraquements sont peu confortables, les nouvelles de France arrivent avec un grand retard, les zouaves ne s'en inquiètent pas. Tous les matins et tous les soirs, ils sont heureux de se réunir pour saluer les couleurs de leur Pays. Comme les marins ballottés par les flots, ils aiment, au lever du jour, à se grouper dans

la cour du camp pour envoyer tous ensemble leur salut à la France. Dès que la sonnerie retentit, sans s'occuper de leur tenue, les uns en bras de chemise, les autres la figure encore barbouillée de savon, ils s'empressent de prendre la position réglementaire pour saluer le drapeau qui fièrement s'élève le long de sa hampe tandis que le clairon sonne allègrement. Cette cérémonie a tous les jours un charme nouveau, pendant ces quelques instants, les soldats se sentent moins seuls, moins éloignés du sol natal : un frisson patriotique émeut les plus indifférents.

Le Bled peut sembler aride, les jujubiers avec leurs épines rendre le service en campagne pénible, la chaleur du jour alterner désagréablement avec le froid des nuits africaines, les gardes être nombreuses dans un pays ennemi, le code militaire sévère en temps de guerre, tout cela s'oublie quand le soir, au coucher du soleil, après une journée bien remplie, on se retrouve pour saluer à nouveau le drapeau. Le spectacle est vraiment impressionnant ; à son déclin, le soleil empourpre tout le ciel, l'atmosphère est d'une telle limpidité que les distances ne sont plus appréciables ; là-bas sur les confins du Riff, au-dessus des brumes de la Moulouya, la tête du Joudi semble baigner dans une mer de sang. Cette montagne représentant à s'y méprendre la silhouette d'un Juif couché disparaît rapidement dans les ténèbres, tandis que lentement le drapeau français descend.

A cette minute suprême de la journée, dans ce pays où la nuit succède au jour presque sans crépuscule, les petits soldats se sentent presque heureux aux avant-postes ; les aboiements des chacals commencent à retentir à côté du camp, l'ombre peu à peu envahit tout ce qui les entoure, ils seraient bien seuls s'ils ne savaient que leurs camarades des confins marocains, ceux de Berkam aussi bien que ceux de Taforalî, de Taourirt, de Debdou ou de Merada saluent en même temps la France et ils sont heureux d'appartenir à ces troupes d'élite qui depuis longtemps s'efforcent de dompter ces contrées fanatiques.

Les jours se suivent, se ressemblent, ils regrettent qu'aucun soulèvement sérieux ne se produise, car ils voudraient

bien eux aussi aller au feu. Heureusement, ils savent que bientôt ils se mettront en route, cela leur donne du courage pour vaincre l'ennui et le spleen inhérents à la vie du Bled.

A Martimprey du Kiss, on n'a pas le droit de songer au repos, trop de Français reposent aux alentours de la Redoute.

En 1859, le choléra a décimé la colonne du général de Martimprey et 4.000 Français dorment leur dernier sommeil à l'entrée du camp. C'est pieusement qu'aux heures laissées libres par le service les zouaves relèvent l'emplacement de cet immense cimetière ; tous ces héros inconnus qui ne sont pas tombés brillamment au champ d'honneur, mais qui ont succombé à la maladie traîtresse en accomplissant leur devoir, réclament que la terre qui les recouvre soit à toujours française.

Aussi le seul espoir qu'ils ont tous aux avant-postes, se résume-t-il dans ces mots qui retentissent au fond de tous les cœurs : « Malgré tout, quand même, en avant ! »

Martimprey du Kiss, 1^{er} janvier 1912.

Henri-G. PROTAT.



LUNETTES ET PINCE-NEZ

:: Instruments d'optique ::

BONVALOT, Opticien, 79, rue Esquermoise, LILLE

• Conditions spéciales aux Etudiants •

Etienne De SAEDELEER

Directeur de l'Universitaire Catholique

Senior de la « Minervia »

Des circonstances imprévues nous ont empêchés de recevoir comme il avait été projeté et comme nous nous réjouissions tous de le faire, les aimables juristes de la « Minervia » de Bruxelles. La Fédération Générale, les délégués de la Faculté de Droit avaient déjà mis sur pied de charmants projets. La mort du vénéré M. Arthaud enleva tout courage pour organiser des réjouissances dans cette même Faculté de Droit, dont il était une des gloires et l'un des plus dévoués amis.

Nous avons pensé qu'il serait agréable à nos lecteurs de connaître quelque peu celui qui se promettait d'être, dans notre ville, le cicérone des juristes de Bruxelles et de Louvain.

Nous profitons de l'occasion qui se présente pour lui dire nos regrets, notre sympathie et nos remerciements pour l'intérêt qu'il voulut bien, tant de fois, témoigner à l'*Escholier Lillois*.

« Almanach de la Générale Gantoise », 1912

Etienne De SADELEER

Entreprendre le panégyrique d'un ami très intime me semble une tâche délicate et ardue entre toutes.

La louange ici pourrait sembler servile, la moindre réticence une perfidie indigne.

Mais puisque aujourd'hui m'échoit le périlleux honneur

de vous tracer, en une brève notice, la biographie du plus intéressant spécimen de notre faune estudiantine, je me constituerai le Barnum de l'homme universel qu'est Etienne de Sa-deleer...

J'ignore si les astres exercent comme d'aucuns le prétendent une influence quelconque sur les aptitudes ou le caractère d'un chacun; il est certain, pourtant, que le modèle de ce portrait belliqueux doit à la planète Mars un caractère



activité étonnante qui lui permet d'entreprendre à lui seul l'ouvrage de plusieurs.

bouillant, énergique et combattif, l'amour de la lutte et cette

A la Générale dont il fut secrétaire, au Cercle Littéraire de

Saint-Michel, dont il est vice-président après avoir été secrétaire; à la Minervia, où il ceint le « band » de Senior; au Salon national d'Art Estudiantin 1910, dont il fut l'un des grands organisateurs, à l'Universitaire enfin, qu'il dirige avec la maîtrise que l'on sait, partout il a porté le même entrain, la même fougue et ce don remarquable d'exubérante ardeur.

Il est jovial, bon diable et joyeux compère, goguenard parfois et pince sans-rire à ses heures, un tantinet caustique et cultive amoureusement le paradoxe. Il trahit son origine flamande par un entêtement de Breton... ce qu'il appelle d'un euphémisme heureux : « Tenir à ses idées ! »... Je n'oserais pas affirmer non plus que sa modestie rende des points à la violette classique, mais lorsqu'il a fait une boulette... — ce qui lui arrive comme à vous et à moi — il daigne reconnaître son erreur pour peu qu'on la lui fasse remarquer, et par un aimable jeu de scène que je serais fort embarrassé d'expliquer, parvient à vous convaincre qu'il avait cent fois raison.

Mais c'est à la tête de l'Universitaire que cette planète de notre ciel estudiantin jette son plus rayonnant éclat.

C'est là qu'entouré d'innombrables paperasses, perpétuellement affairé, mais toujours maître de la situation, il trousse d'alertes chroniques, épingle d'un mot piquant les petits ridicules et polémique avec ardeur...

Et ce portrait du « business man », crayonné tant bien que mal, je suis heureux de le présenter aux lecteurs de *l'Almanach des Etudiants Gantois*, comme celui d'un de leurs camarades les plus sympathiques auquel je rends avec plaisir, ce public témoignage de notre vieille amitié.

G. de BEAUFFORT.

D. RAQUET

Pharmacien de 1^{re} classe. — Licencié ès Sciences
Maître de Conférences à la Faculté Libre de Médecine
et de Pharmacie

114, rue Solférino, 114

Médicaments de premier choix. — Analyses médicales et industrielles.

Vilaine Côte

Un soleil d'août, de plein midi, lui déversait sur les épaules comme une pluie de rayons. Cela lui picotait le cou, rougissait ses bonnes grosses joues où la sueur perlait. Les coussins de cuir de l'auto brûlaient la main, et la route éblouissante, l'herbe blanche de poussière, les vaches à plat ventre qui le regardaient passer, le soleil lui-même qui incendiait le paysage abruti de chaleur, tout avait un petit air ironique à la vue du gros homme cloué derrière son volant. Lui, il souriait d'un sourire résigné et, de temps en temps, il passait sur sa figure ruisselante de sueur la manche empoussiérée de son pardessus. Le moteur semblait lui aussi éreinté de chaleur; il « tapait » à coups lents, presque réguliers, lourds comme les pas d'un apoplectique dans un escalier. On eut juré qu'entre chaque coup il aspirait l'essence comme on reprend haleine. — Il s'inquiétait... Allait-il soudain s'arrêter de haleter et s'immobiliser comme un vieux cheval qui n'en peut plus. C'est que la montée était dure. On n'avait pas encore inventé les changements de vitesse et les autres rouages qui permettent de grimper les côtes sans trop de fatigue. C'était une des premières courses d'automobiles et le gros garçon, riche, oisif, fier de sa machine toute neuve s'était juré d'arriver. « Bon sang, quel soleil ! » D'un coup de manche il zébra sa figure de traînées noires de poussière et de sueur. Quelle idée aussi de courir les grands chemins dans cet équipage, alors qu'il eut fait si bon de s'assoupir dans une salle à manger très fraîche, obscure, avec un bon cigare et un verre de liqueur ! Fallait-il qu'il ait envie d'arriver ! Ah ! non, qu'il ne recommencerait pas, ou

bien il ferait moins chaud !... Et ce moteur qui peut s'arrêter tout à coup ! La panne, la sinistre panne en rase campagne avec ce soleil qui chauffe le réservoir d'eau et fait brûler les cuivres... Fichue côte... c'est qu'elle monte, la mâtime... et ça n'est pas près de finir !... Pourvu qu'il n'arrive rien !... « Ce ne serait pas drôle : pas de maison, pas de meule pour se mettre à l'ombre, et toute cette mécanique où on ne connaît rien ! Ils ne pourraient pas faire ces machines là plus simplement, les fabricants. Un bon cylindre avec un piston, quoi, et puis un réservoir d'essence... C'est bien suffisant !... Quelle chaleur tout de même !... Mais je n'avance pas, je n'avance pas... » C'était vrai qu'il n'avancait plus, les roues donnaient à regret comme dans de la pâte, et la côte semblait s'allonger à chaque tour. On imaginait le piston se raidissant dans le cylindre, poussant, tirant... La sale côte !

Soudain une idée géniale surgit. Trop lourde, la voiture était trop lourde ! Il fallait jeter du lest, enlever quelque chose, n'importe quoi, les coussins, parbleu ! Et rassemblant son énergie, le gros chauffeur jeta les deux coussins du tonneau dans le fossé... Il tendit l'oreille : le moteur ne tirait pas plus fort. Les bidons vides, lancés à la volée, bondissent sur la chaussée avec un bruit sonore... Le piston ne geignait pas moins. « La carrosserie, bien sûr qu'il aurait dû faire enlever la carrosserie : une simple planche pour s'asseoir, une autre pour les pieds... et voilà. Pas besoin de tant de luxe ! D'ailleurs ça tient moins chaud... » Mais la carrosserie n'était pas aussi maniable qu'un bidon... Il reporta tout le poids de son corps sur une cuisse : les planches étaient dures. La voiture montait, mais lentement... lentement. Il changea de cuisse, l'autre étant meurtrie, et ce mouvement provoqua un concept lumineux. Lui, mais lui, le gros balourd, l'énorme poids de graisse encombrante... qu'est-ce qu'il faisait là devant ce volant inutile ! C'était lui qu'il aurait dû jeter dans le fossé. Le moteur en avait plein les bottes de traîner ce gros pansu. Et malgré le soleil de plomb et le poids de sa guemille, le pesant garçon bondit dans la poussière de la route.. La machine, allégée, eut

comme un soupir et tapa plus vite. « Ça va, ça va, grogna-t-il, allons-y », et il se mit à pousser par derrière, le nez sur l'échappement. Il suait, soufflait, s'épongeait et pous-



sait comme un damné. L'auto, délesté, aidé par la poigne vigoureuse, accéléra sensiblement. C'était un tableau peu banal et qui ne manquait point de piquant. Le gros garçon, rouge et sale, luisant de sueur, les yeux en boule, le col de chemise en accordéon, la casquette sur l'occiput, les cheveux plaqués, plié en deux, marchait à chaque pas sur les pans de son pardessus qui trainait... Le moteur ronflait allégrement d'un air coquin et moqueur. De temps en temps le condamné levait la tête... « Veine, la côte diminue; pas trop tôt... On m'y repincera! » D'un tour de bras il enleva son pardessus et sa casquette et les jeta dans la voiture, puis reparti la tête dans les épaules, le jarret tendu. Quelques pas plus loin, il enleva son veston et lui fit prendre le même chemin qu'au pardessus. Sa chemise collait sur ses bras rouges par plaques; aux aisselles, deux grandes taches de sueur s'arrondissaient avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, les bretelles avaient déteint sur les doublures, sur les reins, le gilet et le pantalon béaient... Il tendait au soleil ses rotondités massives et réjouissantes, et avec de gros soupirs il poussait. Plus il montait, plus il se fatiguait... En levant le nez... il vit tout à coup la descente...

Enfin!... Le chemin, après un dos d'âne, dégringolait dans une vallée profonde. Une descente toute droite, toute unie, pas une âme, un vrai rêve. Encore un effort, encore quelques pas et il en aurait fini de cette côte interminable... Ce bon moteur chantait-il comme un ange! Hisse!... Hisse!... il criait de joie, et pour s'encourager il secouait la voiture par saccades brusques qui l'ébranlaient toute. Tout en haut il s'arcbouta, s'appuya même l'épaule à la carrosserie et le dos tendu, les talons crispés, avec un « hisse » définitif il lança l'automobile d'un élan terrible. Le moteur s'arrêta comme stupéfait, la voiture franchit la crête, le piston perdit contenance, s'affola, et la machine vide s'enfuit à toute vitesse sur la pente fatale... Le gros homme avait été renversé dans la poussière, ahuri comme si le soleil lui était tombé sur le crâne. Avec une agilité étonnante il fut sur pieds et s'élança à la poursuite de son auto qui filait insouciant et tragique. Ce fut une course folle, éperdue, vertigineuse. L'automobile effarant, bondissait, tanguait, tressautait, zigzaguait à chaque caillou, et lui, en bras de chemise, violet, les yeux désorbités, effrayant, ridicule, s'acharnait et se sentait devenir fou de chaleur, de fatigue et de colère.

Tout à coup un caillou, sans doute, fit dévier les roues de devant vers la droite; la voiture, lancée comme un bolide, gravit un tas de cailloux, et dégringola de l'autre côté en s'écrasant contre un arbre...

« Nom d'un chien », sacra le malheureux gros, qui s'affala dans le fossé, la tête lourde, les tempes battantes, le visage noir, assommé, ruisselant et furieux.

KAM.



Chronique Universitaire

Conférence de Mgr Augouard sur le Congo

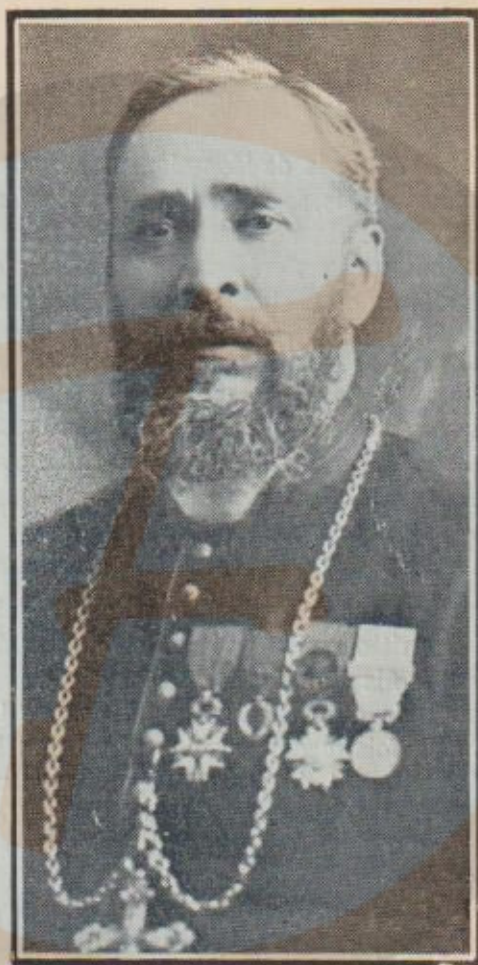
Avec l'aimable causerie de Monseigneur Augouard, évêque du Haut-Congo Français, se clôt la série des Conférences que nous offrit cette année la Fédération Générale des Etudiants Catholiques. Nous saurons gré aux organisateurs d'avoir réservé pour la clôture cette simple et forte entrevue avec l'un des plus grands Français colonisateurs, de nous avoir permis d'approcher et d'entendre ce grand évêque, puissant en œuvres et débordant d'un patriotisme agissant, qui, de façon familière voulut bien nous mener quelques instants avec lui au sein de ce vaste inconnu de l'Afrique centrale, nous conta ses aventures et, avec une modestie charmante, les périls qu'il dût côtoyer et ses labeurs.

Il est rarement donné de rencontrer physionomie morale plus attrayante et plus originale que celle-ci. Ancien zouave pontifical, il en prit occasion pour saluer d'aimable sorte en notre Président le fils d'un de ses anciens chefs.

Pasteur intrépide d'un diocèse grand comme la France, évêque, tout à la fois maçon, cuisinier, relevant le courage de ses missionnaires et de ses religieuses abattus par les longues fatigues et la lenteur des résultats, Monseigneur Augouard méritait bien l'accueil chaleureux que le public lillois lui ménagea.

Convoqué, alors qu'il était trop tard et peut-être aussi pour cela, par la commission d'enquête parlementaire au lendemain de cette honteuse cession du Congo à l'Allemagne, à un député rappelant la dure nécessité qui s'impose parfois de consentir à de douloureux sacrifices, Monseigneur fit cette réponse : « On doit faire des sacrifices pour l'honneur de son pays on n'en doit jamais consentir pour son

ignominie ». — Ce sont là les paroles d'un bon patriote et cet amour du sol natal dont il témoignait au début de son discours, il nous le rappelait encore en terminant tandis que la



Mgr AUGOUARD

lanterne projetait sur l'écran la jeune silhouette du soldat de Charette : « Mettre un casque à pointe sur cette tête-là. Ah ! jamais de la vie, par exemple ! »

Avec un peu d'orgueil, et combien légitime, celui-là, il nous rappela que les missionnaires furent les premiers colons et les plus intrépides. Le gouvernement les abandonnait, qu'importe ; avec l'aide d'un généreux fonctionnaire, ils refusèrent de quitter ces rives du Grand Fleuve où bientôt allaient naître la civilisation et la foi. Les circonstances étaient tout particulièrement défavorables, les peuplades féroces ; les nègres de la côte se refusaient à suivre les blancs dans leur marche à l'intérieur des terres ; les sentiers dans les forêts étaient interminables et la route pleine de dangers. De quel poids était tout cela pour des prêtres et pour des Français.

Peu à peu, les moyens d'existence et les facilités de locomotion s'amélioraient. Chez les indigènes d'autre part, le fétichisme perdait quelques adeptes, la polygamie devenait moins fréquente. Seuls, le cannibalisme et l'invincible paresse des noirs ont subsisté.

Cette lente et admirable entreprise nous est contée par son éminent chef avec une simplicité étonnée de l'admiration qu'elle provoque, avec un charme naturel où se reflète un pénétrant esprit d'observation. Mille anecdotes émaillent le récit, nous font pénétrer plus avant dans la psychologie de ces êtres inférieurs, nous font vivre quelque peu par la pensée la vie étrange et pénible des missionnaires.

Tant de dévouement et de sacrifices ne sauraient être consentis en vain. Des merveilles d'héroïsme surgissent sur ces sols lointains où l'individualisme féroce du sauvage seul dominait naguère. Je n'en ai point retenu de plus touchant exemple que celui de cette petite négresse de douze ans, je crois, qui demandait en grâce à son évêque de lui permettre de prononcer les vœux sacrés avant de mourir. Elle était bien faible alors qu'on la transportait à l'église pour recevoir le viatique et en même temps se donner à Dieu d'irréductible sorte. Elle eut encore l'aimable courage de dire à ceux qui l'entouraient : « Je fais à Dieu le sacrifice de ma vie. — Ah ! le joli cadeau que je lui offre là ! »

Je terminerai ce compte rendu sur ce mot charmant qui traduit si bien la transformation merveilleuse que fait naî-

tre dans ces âmes neuves, hier fermées à tout idéal, le courageux et persévérant effort des missionnaires.

MOURAINE.

Fête de la Faculté de Droit

Je ne sais par quelle fiction... probablement une fiction juridique... notre Faculté a pris pour patron et modèle : Saint Louis. D'abord, nous ne sommes ni rois, ni saints ; et puis je ne vois pas sans inquiétude nos modernes juristes poétiquement assis sous les charmilles du bois de la Deûle, rendant à tous une justice expéditive et peu coûteuse. Essayez donc de vous passer d'assesseurs, procureurs, greffiers, avocats, avoués et autres gens de chicane qui tombent sur le justiciable comme la misère sur le pauvre monde. Que les temps sont changés !...

Puisque telle est la coutume, passons sans autre forme de procès aux conclusions : Attendu que le jeudi 9 mai, l'église... fête l'anniversaire de Saint Louis, pour ce seul motif, et sans autres considérants, la Faculté de Droit est en liesse.

Ces Messieurs du Droit sont si occupés que la fête commença seulement après le travail habituel.

En grand complet, si ce n'est au grand complet... les professeurs assistèrent à la messe que célébra Monseigneur le Recteur. Par derrière, la foule des étudiants tenait aisément sur quelques bancs.

M. le Vice-Recteur fit un panégyrique de Saint Louis, qui méritait vraiment un auditoire plus nombreux. Pour les absents, je dois ici mentionner que la vie de Saint Louis fournit au panégyriste l'occasion de dégager la vraie notion de la justice : *cuique suum*. Mais, si notre saint patron a été un grand roi, c'est, nous dit M. le Vice-Recteur, qu'il fut un grand saint. Si à son instar nous ne pouvons rendre la justice sous le chêne de Vincennes, il nous faut imiter les exemples de la vie privée du saint ; vie toute faite de piété, de

charité chrétienne, de dévouement au prochain, à la patrie, au règne de Jésus-Christ.

Le silence effrayant de cette nef surbaissée fut heureusement rompu par une prière de Bœlman, interprétée d'une façon ravissante par Gras, accompagné de Lecomte. Les mêmes artistes, renforcés d'un second violon, tenu par Lefebvre, et d'un violoncelle raclé... avec art par Lacoste, jouèrent en quatuor, la « prière du soir ». Je transmets avec plaisir aux artistes les félicitations qu'on m'a chargé de leur adresser.

La fête prit fin avec la fumée des cierges, car la Faculté en deuil d'un de ses maîtres vénéré, M. Arthaud, ne devait pas se réunir cette année dans des agapes pantagruéliques.

Je faisant-fonction de gratte-papier,
A. B.

N.-B. — Le manque de place nous oblige à remettre au prochain numéro, le compte rendu de la fête de l'Association Flamande. Nous prions nos amis de nous excuser.

N. D. L. R.

REVUE DES LIVRES ET DES REVUES

Sous cette rubrique, l'**Escholier Lillois** fera, chaque mois, paraître un compte-rendu de tous les ouvrages ou revues qui lui seront adressés.

Le Culte de Notre-Dame de Grâce à Loos, par Charles LIAGRE.
Préface de M. le chanoine Masquelier, directeur de la « Croix du Nord ». Brochure in-8, de 116 pages, 1 fr. 50.

Cet ouvrage, doté d'une préface de M. le chanoine Masquelier,

complète de façon très intéressante les études que l'auteur a déjà entreprises sur Loos. On y trouve « une histoire complète, définitive, du culte de Notre-Dame de Grâce à Loos, un récit où rien n'a été oublié, ni laissé volontairement dans l'ombre », M. Liagre est un de ces chercheurs que rien ne rebute et qui vont découvrir la vérité dans les moindres replis des parchemins et des vieilles chroniques. Il vous livre, mes chers amis étudiants, de curieux documents qu'il chercha un peu partout, au fond de l'abbaye de Loos, aux Archives Départementales, et qui, originalement et judicieusement présentés, constituent une fort jolie lecture.

Dans le récit des événements dont le sanctuaire de Loos a été le théâtre, non seulement les pèlerins de Notre-Dame de Grâce trouveront des détails édifiants, mais les archéologues, les amateurs d'histoire locale, les économistes rencontreront des renseignements précieux sur les coutumes des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, et, par exemple, dans les comptes des chapelains, sur le prix des terres, des denrées, et les salaires des ouvriers des principaux corps de métier dans le pays de Lille.

C'est un livre utile dans une bibliothèque, et je me permets de le recommander même à ceux de mes amis que le titre pourrait effrayer.

LISEUR.

Intimités, revue de poésie catholique.

Il y a quelques mois naissait à Paris « Intimités », petite revue de poésie catholique. Elle est, comme le dit sa préface, « un cadre assez vaste pour accepter toutes les bonnes volontés ».

Son but est de chercher des amis et des collaborateurs parmi tous les humbles et les commençants qui aiment passionnément la poésie, la beauté, la religion.

Il y a là, pour les jeunes catholiques, tout un programme et un noble idéal.

Que tous ceux qui désirent participer ou encourager cette œuvre, se mettent en relations avec M. Jules Dupin, 104, rue de Vaugirard, Paris (VI^e), qui se fera un plaisir de leur indiquer les conditions d'abonnement et de collaboration.

J. C.

Le Gérant : A. LAMBLIN.

CYCLES ET AUTOMOBILES

Les Bicyclettes et Motocyclettes

TERROT

Les plus résistantes

HUMBER

Les plus souples

F. N. HERSTAL

Les plus soignées

GRIFFON

Voir les superbes modèles de ces machines
constamment exposés

MAISON HURET

63, Rue Nationale, 63

— LILLE —

Ludovic MANNESSIER, Successeur

Grand choix d'Accessoires et Pièces de rechange

RÉPARATIONS


Réduction importante au comptant à MM. les Etudiants.

MINET Frères

Tailleurs - Chemisiers

6, Rue des Manneliers (près la Grand'Place) — LILLE

Grand Café Bellevue

TÉLÉPHONE } 20.00 LILLE — 284 LILLE
128 EXTÉRIEUR }  LILLE

BUFFET FROID ET CHAUD
DÉGUSTATION
des vrais Bières de MUNICH et PILSEN (Bohême)

RÉUNION de MESSIEURS les ÉTUDIANTS

Application Générale de l'Electricité

LOUIS DHUMETZ

152, Rue Nationale, 152

TÉLÉPHONE 71  LILLE

Réduction au compt. à MM. les Etudiants sur présentation de leur carte


FOURNITURES GÉNÉRALES POUR LABORATOIRES

P. DUFLOS-BASSET 5, Place de Strasbourg, 5
— LILLE —

Produits purs. Appareils de Physique et de Chimie

Tubes et écrans pour rayons X — (Réduction au comptant à Messieurs les Etudiants)

La plus importante BOULANGERIE DE FRANCE

 " L'INDÉPENDANTE "

Le meilleur pain. Les œuvres sociales annexes les plus complètes

ZINC — GAZ — EAU

Alcools essences, Pétroles, Luciline, Orislamme, Electricine

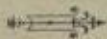
EDOUARD PYNSON AÎNÉ


166, rue Colbert, LILLE (A proximité des Facultés Catholiques)

RÉDUCTIONS A MESSIEURS LES ÉTUDIANTS

LIBRAIRIE — PAPETERIE

Littérature. — Romans. — Nouveautés littéraires

JULES COLPIN 

 62, RUE ESQUERMOISE, 62, **LILLE**

Librairie de l'Université Catholique

René GIARD

THÉOLOGIE — DROIT — MÉDECINE — SCIENCES

Remise Spéciale à Messieurs les Etudiants

ACHAT, VENTE, ÉCHANGE de tous Livres d'Occasion

Catalogue Mensuel envoyé gratis et franco sur demande

COMPTOIR GÉNÉRAL DE PHOTOGRAPHIE

F. MARQUETTE, 25, rue du Sec-Arembault, 25
LILLE

Appareils et Objectifs de toutes marques. Travaux photographiques en tous genres

Fournitures générales pour la photographie. Réduction pour les étudiants. — Téléph. 19-44

PIANOS

MUSIQUE

Maison J. GRAS

Téléphone 1623

24, Rue Faidherbe, **LILLE**

Location de pianos depuis 6 fr. par mois

BICYCLETTES

Triumph, Le Globe, De Dion-Bouton

Echanger — Réparations — Location

BICYCLETTES DE LUXE

Locations au mois, à l'année

A. CHATTELEYN

55, Boulevard de la Liberté, 55

LILLE

Conditions spéciales à MM. les Etudiants

Librairie, Papeterie, Imprimerie, Reliure, Maroquinerie

SPÉCIALITÉ DE CAMBRIDGE

≡ **Veuve DOUBLEMART** ≡

E. BOURGOIS, Successeur

LILLE — 12, Place de Strasbourg, 12 — LILLE

Remise de 10 0/0 à Messieurs les Etudiants. Dépositaire du Journal "L'Escholar"

Au rendez-vous des Etudiants de la Catho

Au Coq Lillois

Emile PRUVOST, Propriétaire

<i>Bières d'Armentières</i>	}	le Ballon. 0.10 cent.
		le Demi . 0.20 cent.
<i>Munich</i>	}	le Quart . 0.30 cent.
		le Demi . 0.50 cent.

LIQUEURS ET APÉRITIFS DE MARQUE
Buffet Froid

::: OUVERT APRÈS TOUS LES SPECTACLES :::

TELEPHONE

TELEPHONE

OU ALLONS NOUS
AUJOURD'HUI?
ACHETER UN
PHONOGRAPHE
chez
Laigre-Sapin
24
RUE NEUVE
LILLE



Photogravure **L. GUÉRIN**, 3, rue des Augustins, LILLE
(Près de la Gare)

CLICHÉS

pour illustrations en tous genres.

Catalogues. Albums industriels. Revues, etc.

Téléphone 18.71

TRAVAUX ARTISTIQUES ET COMMERCIAUX

Téléphone 18.71

SPECIALITÉS DE CADRES DE STYLES ET ORDINAIRES

GERMAIN GEESEN 5, rue Colbert, 5
(Près la rue Gambotta)
LILLE

Prix Modérés

“ LE NORD ILLUSTRE ”

Magazine Bi-Mensuel, d'Actualité Régionale

BUREAUX :

LILLE -- 12, Rue Esquermoise, 12 -- LILLE

DIRECTEURS : Emile LANTE et André FAGE

LE NUMÉRO : 30 centimes

ABONNEMENTS :

France : 7 fr. 50. — Etranger : 10 fr.

AU TIMBROPHILE

chez LAMBRECQ

LILLE — 9, Rue Neuve, 9 — LILLE



CHOIX IMMENSE

de

TIMBRES-POSTE

ACHAT et VENTE

de

COLLECTIONS



UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

